



## Cold War

De Pavel Pawlikowski  
Avec Joanna Kulig, Tomasz Kot, Borys Szyc, ...  
Pologne – 24 octobre 2018 – 1h24  
Festival de Cannes, prix de la Mise en Scène

Jeudi 6 décembre 2018 21h  
Dimanche 9 décembre 11h00  
Lundi 10 décembre 19h00  
Mardi 11 décembre 20h00

Paweł Pawlikowski est né en 1957 à Varsovie. Il quitte la Pologne avec sa mère à l'âge de 14 ans pour l'Allemagne et l'Italie avant de s'établir en Angleterre. Il a longtemps vécu à Oxford et à Paris avant de s'installer de nouveau à Varsovie. Il entre au service documentaire de la BBC pour lequel il réalise des documentaires sur les pays de l'Est.

*Ida*, 2013, projeté par l'Embobiné, est son premier film réalisé depuis son retour en Pologne. Le film remporte en 2015 l'oscar du meilleur film en langue étrangère.

Le film est dédié aux parents du réalisateur qui a donné leurs prénoms aux protagonistes. Ses parents sont morts en 1989, juste avant la chute du mur de Berlin. Ils ont passé quarante ans ensemble, se séparant plusieurs fois pour mieux se retrouver, se cherchant tout en se punissant, des deux côtés du rideau de fer. Comme l'explique le réalisateur : « Mes parents étaient des personnes très fortes et merveilleuses, mais en couple, c'était une catastrophe absolue ».



Et même si les personnages du film sont différents des vrais, le réalisateur a cherché pendant dix ans comment raconter l'histoire de ses parents. Comment restituer tous leurs chassés-croisés ? Comment raconter leur histoire sur une si longue période ?

« Leur vie n'avait rien de véritablement dramatique. Et même si nous étions très proches (je suis enfant unique), plus je pensais à eux après leur disparition, moins je les comprenais ».

Malgré ces difficultés, Pawel Pawlikowski a persévéré et tenté de percer le mystère de leur relation. « À mon âge, j'ai vécu et expérimenté pas mal de choses, mais l'histoire de mes parents dépasse de loin tout ce que j'ai pu observer. Ils sont incontestablement les personnages dramatiques les plus intéressants que j'aie jamais rencontrés ».

En écrivant le scénario, le réalisateur a constaté qu'il ne pouvait pas en faire l'histoire de ses parents. Leurs traits de caractère sont devenus alors plus généralisés :

« Incompatibilité de tempérament, impossibilité de vivre ensemble malgré un désir fou d'y arriver, souffrance de la séparation, difficulté de vivre en exil, appartenance à des cultures différentes, difficulté de la vie sous un régime totalitariste, difficulté de se comporter correctement malgré la tentation de se rebeller ». Au final, comme le dit le réalisateur : « l'histoire du film est largement inspirée par l'amour compliqué et perturbé » de ses parents. Pawel Pawlikowski a imaginé un autre passé pour Wiktor et Zula.

**L'IMAGE** : Tous ceux qui ont vu *IDA* reconnaîtront instantanément le noir-et-blanc et le format quasi-carré, qui sont la signature du réalisateur. Mais en fait, au départ, Pawel Pawlikowski comptait tourner le film en couleur. « Je ne voulais pas me répéter. Mais quand j'ai regardé les options de couleurs, par élimination, j'ai compris que je ne pourrais pas tourner en couleur, parce que je n'avais aucune idée de ce que serait la teinte exacte. La Pologne n'était pas saturée de couleurs comme l'Amérique des années 50. La couleur de la Pologne était indescriptible, une sorte de gris/marron/vert. Et ce n'était pas une question de cinématographie, mais de la vie elle-même. La Pologne était détruite, les villes étaient en ruine, il n'y avait pas d'électricité dans les campagnes. Les gens portaient des vêtements sombres et gris. Montrer ça en couleurs aurait donné un effet carrément faux. Et je voulais que le film soit vivant, réel.

On aurait pu imiter le rendu des premiers films soviétiques en couleur : légèrement bavant, avec des rouges et des verts délavés. Mais de nos jours, ça aurait paru très maniéré. Le noir-et-blanc paraissait être la solution la plus juste, et pour rendre le film plus dramatique et dynamique, nous avons accentué les contrastes, surtout dans la partie à Paris ».

Dans IDA la caméra était statique, à part pour un plan. La mise en scène se déroulait dans des cadres immobiles et précieusement composés. Ce style photographique représentait la nature contemplative et retirée du film. COLD WAR est un film beaucoup plus dramatique et dynamique. Pawel Pawlikowski a donc décidé de laisser bouger la caméra. « Mais seulement pour de bonnes raisons. Jamais la caméra ne bouge par pure convention stylistique ». L'héroïne regorge d'énergie communicative et bouge énormément, et donc la caméra la suit. La musique entraîne également la caméra dans des travellings et des panoramiques.

### **Dossier de presse, extraits (texte complet sur Internet)**

L'une de ces nombreuses ellipses brutales qui structurent le film, faisant sauter continuellement les amants de part et d'autre du rideau de fer, nous conduit dans un salon bourgeois. La voix française d'un ingénieur du son interrompt ce qui s'avère la projection d'un film italien dont Wiktor, accompagné d'un groupe de jazz, est en train d'enregistrer la bande originale. Ce mouvement de recul de la caméra sur l'écran de cinéma du studio incite à réfléchir à la portée du geste du cinéaste qui dans chaque scène semble chercher le juste rapport entre musique et images. C'est d'ailleurs lors d'une audition pour un groupe de musique traditionnel que Wiktor recrute Zula. Chaque séquence peut se voir comme la tentative de trouver la bonne partition, le bon tempo, le bon style musical. Mais c'est aussi à un changement de mise en scène qu'amène chaque changement d'époque. Lors des représentations du groupe Mazurek, le cadre rigide franchit peu la rampe qui sépare les chanteurs autour de Zula de la salle comble où exultent les officiels du Parti communiste qui chercheront à capitaliser sur le succès du groupe. En revanche, la caméra se déchaîne en suivant la jeune femme qui danse, ivre, sur le comptoir d'un bar parisien. Elle tourne langoureusement autour de la jeune femme lorsque celle-ci interprète, dans un français poétique dont elle ne comprend pas les images abstraites, un blues qui, conforme à son état d'âme, dit que la pendule a tué le temps. Temps qui s'écoule de manière bien peu arithmétique dans *Cold War*, selon qu'on est en Pologne ou en France, que les amants sont réunis ou séparés par les circonstances, mais qui semble s'accélérer, aussi, au gré de l'évolution des styles musicaux.

**Critikat.com, Benoit Smith, extraits.**

<b>Prochaines séances :</b> <b><u>De chaque instant</u></b> : jeudi 13 déc 18h30, dimanche 16 déc 19h, lundi 17 déc 14h. <b><u>Fortuna</u></b> : jeudi 13 déc 21h...	<b>Court métrage</b> :Vibrato de Sébastien Laudenbach-Animation-7'20 1899. Une veuve confie toutes les folies qu'elle a faites avec Charles Garnier, son mari. Il s'en est passé des choses dans les loges de ce palais d'or et de velours, dans les dessous et les coulisses du Palais Garnier.
--	---